

LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE



« BLOOD SIREN », DE SARAH MCCOY
*Lionne gothique, l'Américaine à la voix déchirante
et à la douleur chevillée au corps teinte son blues
de pop et de jazz, prenant enfin son envol.*



BLOOD SIREN

MONDE
SARAH MCCOY

fff

Elle est longtemps restée un secret bien gardé : l'un de ces talents roots qui pullulent dans le grand sud marécageux des Etats-Unis, condamnés à jouer dans l'entrechoc des pintes et le brouhaha des cabarets de La Nouvelle-Orléans, faute de pouvoir émerger sur une scène live surchargée. Si le documentariste canadien Bruno Moynié ne l'avait pas repérée, c'est là que Sarah McCoy serait sans doute encore aujourd'hui, à user ses cordes vocales pour le public braillard du mythique Spotted Cat, en le menant jusqu'au bout de la nuit sur le fil d'une soul tonitruante et fracassée. Invitée en 2014 par le festival de blues Les Nuits de l'alligator, cette pianiste au swing trash et à la voix de stentor a ainsi défloré le public français à coups de rugissements déments et de cabotinages burlesques : un mélange phénoménal de Janis Joplin, d'Amy Winehouse et de Big Mama Thornton auquel personne n'a résisté. Lentement, le bouche-à-oreille a fait son effet, d'autres dates sont tombées.

Revenue plusieurs fois pour de petites tournées hexagonales, Sarah McCoy a fini par s'installer en région parisienne il y a deux ans. Elle a même enregistré un disque avec le groupe de rock pyrénéen Les Limiñanas, mais il n'a pas convaincu les labels et n'est jamais sorti. Sans suivi, sans véritable promotion, la déferlante que beaucoup prédisaient à Sarah McCoy n'a pas eu lieu...

Et le voilà enfin, ce disque tant attendu : le miraculeux *Blood Siren*, album de la résurrection pour une chanteuse de 33 ans métamorphosée, plus sobre, plus calme, plus jazz-pop que blues-punk, ne déparant pas dans la ligne classieuse du label Blue Note. Dès les premières notes de *New Orleans*, plainte brumeuse et cafardeuse, on s'interroge, sidéré : mais où est passée l'exubérance punk de la divalienne ? Qui est cette compositrice crépusculaire, dont la mélancolie sorcière se distille au fil de titres plus poignants les uns que les autres ? Pas de doute, pourtant : c'est bien elle, éternelle écorchée, tendre sous la cuirasse, bouleversante comme jamais elle ne l'avait été. Car Sarah McCoy, qui a renoncé au passage à ses dreadlocks, ose la douceur. Ne se cache plus, surtout, derrière ses vieux gospels et autres re-

prises trash. Au contraire, elle se met à nu, dans des chansons qu'elle a écrites depuis son adolescence à Charleston, nous invitant dans l'intimité douloureuse d'une vie de galères et de coups durs, passée de squats en caravanes.

On y entend le mal-être de l'adolescence, le vague à l'âme du hobo jeté sur les routes (elle a traversé les Etats-Unis jusqu'en Californie au volant de sa camionnette), les blessures du cœur, qui sont comme des petites morts, le désespoir et la rage de combattre, pour s'aimer enfin. Sirène pleurant des larmes de sang sur la photo du livret, Sarah la terrible, Sarah la gothique à la plume à fleur de peau : elle est tour à tour le croque-mitaine de ses cauchemars (*Boogiemán*), le « chien laid » que l'on moquait à l'école pour sa corpulence (*Ugly Dog*), et même « le monstre », « la bête », qui, sur *Mamma's Song*, demande pardon à sa mère (une nonne défroquée dont elle critiquait la bigoterie) pour ses frasques d'antan (alcool, drogues...) et la supplie aujourd'hui de prier pour elle. Elle est, enfin, le merle agonisant sur *The Death of a blackbird*, dont le chant, nous a-t-elle dit, lui a brisé le cœur, un jour d'hiver, par la fenêtre de son appartement de Vanves : une chanson commencée à 15 ans dans

Révélee en France par Les Nuits de l'alligator en 2014, la chanteuse a posé ses valises en France.

L'ALLIGATOR A DU NEZ

Sarah McCoy n'est pas la première révélation des Nuits de l'alligator. Créé en 2006 pour faire émerger les talents du blues au sens large, ce festival itinérant a présenté dernièrement en France des artistes comme le Suédois ténébreux Bror Gunnar Jansson ou le facétieux William Z. Villain. Les chouchous reviennent l'année suivante pour mieux incarner l'esprit maison. Parmi les petits nouveaux de l'édition 2019, on parie sur la soul royale de JP Biméni, le maloya viscéral d'Ann O'Aro et la vielle à roue voyageuse de Muddy Gurdy. Et on ne rate surtout pas la première tournée française de Cedric Burnside, l'heureux nommé aux Grammy's, dont on avait déjà parlé dans ces pages. | Du 31 janvier au 23 février, dans onze villes françaises, lesnuitsdelalligator.com.

la douleur et la colère, quand son père était mourant, mille fois réécrite jusque dans le difficile exil parisien, pour être finalement réduite sur le disque à un déchirant solo de piano, symbole de tous les combats qu'elle a dû mener.

Ces morceaux qu'elle avait toujours interprétés avec fureur, taillés à l'origine pour des shows de trois ou quatre heures, elle les a réduits, épurés sur les conseils de ses producteurs. Le premier, le musicien Chilly Gonzales, a remarqué Sarah McCoy à la Gaîté lyrique en avril 2017. Fasciné, il lui a aussitôt proposé de travailler avec lui. C'est lui qui l'a introduite auprès de Deutsche Grammophon (label partenaire de Blue Note au sein du groupe Decca). Lui encore qui lui a suggéré d'essayer autre chose, de moins sauvage, de plus nuancé. Sur le disque, lui-même a très subtilement posé ses synthés. Son ami le producteur Renaud Letang (Feist, Charlotte Gainsbourg, Jane Birkin...), a figolé le reste, ajoutant, par touches discrètes, des bruits de papier froissé, une guitare à l'effet folk (*Fearless*), de l'orgue Hammond, des chœurs soul (le conquérant *Devil's Prospects*)... Pas un effet, pas une note de trop dans ces chansons murmurantes, dont le feeling en clair-obscur touche au plexus dans chaque parole, dans chaque inflexion de la mélodie. « *It ain't easy to say goodbye* », chante-t-elle, brave et pleine d'espoir, sur *Show's over*: un titre final esquissé dans le noir, un jour de blues abyssal, soudain illuminé par trois notes trouvées sur son piano, devenu « *comme ma maison* », jusque dans son nouvel appartement, à Montreuil. Une pirouette qui swingue comme une revanche, une porte ouverte sur la gaieté retrouvée. — **Anne Berthod**

| Blue Note/
Universal.

CETTE SEMAINE, NOUS SOMMES...

BOULEVERSÉS



44

Dans **SI BEALE STREET POUVAIT PARLER**, les amants blessés de James Baldwin sont des icônes de l'amour éternel.

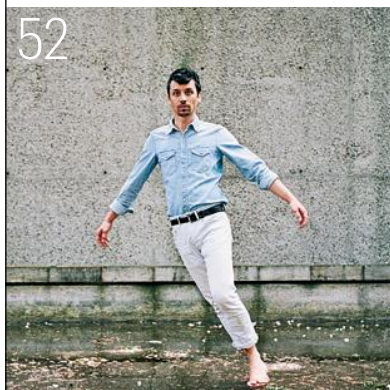
EMBALLÉS



46

Un film d'animation gorgé d'humour et de trouvailles: **MINUSCULE 2**, est encore plus réussi que *Minuscule 1!*

ENCHANTÉS



52

La délicatesse mélodique d'**OLIVIER MARGUERIT** nous emporte dans la pop harmonieuse des années 50 et 60.

ENVOÛTÉS



64

Langue de la Renaissance et madrigaux mêlés: tel est le sensuel **HEPTAMÉRON**, aux Bouffes du Nord.

ÉBLOUIS



56

La nouvelle traduction du roman que **JOHN O'HARA** écrit en 1934 révèle une plume digne des plus grands.

DÉCONCERTÉS



61

La Maison de la culture du Japon expose, en 37 œuvres, l'étonnant artiste caméléon **FOUJITA**.